

Véronique Dasen

AUTOUR DU PORTRAIT ROMAIN:  
MARQUES IDENTITAIRES ET ANOMALIES PHYSIQUES

Dans le monde italique et romain, le rapport au corps est marqué d'un paradoxe apparent. D'un côté, les défauts corporels inquiètent. Les nouveau-nés qui présentent des anomalies physiques sont accueillis comme des signes de mécontentement divin; ils perturbent la *Pax Deorum*, l'ordre cosmique, et doivent être rituellement éliminés<sup>1</sup>. De l'autre, les Romains portent une série de noms qui décrivent à l'origine une singularité physique, voire une difformité, tels *Naso*, au gros nez, *Strabo*, le louchon, *Luscus*, le borgne, *Sedigitus*, avec six doigts, *Verrucius* ou *Verrucosus*, le verruqueux<sup>2</sup>. Le nombre et la diversité de ces dénominations témoignent de l'attention portée à ce genre d'anomalie. Alors que les petites imperfections cutanées sont tournées en dérision par les poètes satiriques<sup>3</sup>, des notables de l'époque républicaine demandent qu'on les montre sur leurs portraits, une pratique qu'imitent les reliefs funéraires d'affranchis. Pourquoi ces anomalies épidermiques ont-elles été relevées? Ces marques corporelles se rapportent-elles au souci de singulariser un individu, d'assurer son identification ou font-elles plus largement partie de l'identité familiale? Leur forme et leur disposition sont-elles la manifestation d'un caractère, selon les principes de la physiognomonie antique, ou renvoient-elles à d'autres systèmes de référence encore?

1. V. Rosenberg, *Gezähmte Götter. Das Prodigenwesen der römischen Republik*, Stuttgart 1998; A. Allély, «Les enfants malformés et considérés comme *prodigia* à Rome et en Italie sous la République», *Revue des Etudes Anciennes*, 105 (2003), 127-56.

2. Selon Plutarque, *Vie de Fabius Maximus* 1.4, Q. Fabius Maximus reçut le surnom de *Verrucosus* à cause d'une singularité physique: «Il avait en effet une petite verrue qui lui avait poussé au-dessus de la lèvre». Cf. *Incerti Auctoris Liber de praenominibus*, Pisa 1986, 661-63.

3. Voir un florilège chez U. E. Paoli, *Vita Romana*, Bruges 1955, 392-94.

*Des imagines maiorum au portrait républicain tardif*

L'esthétique particulière du portrait privé républicain est d'ordinaire attribuée au goût prononcé du Romain pour le vérisme. Dès la fin du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C., la recherche du détail anatomique semble répondre à un impératif de *similitudo*, définie comme une fidélité sans complaisance au réel<sup>4</sup>. On en trouve un écho dans l'admiration de Pline pour les fameuses *imagines maiorum*, ces portraits d'ancêtres dont la principale qualité résidait dans leur degré saisissant de ressemblance, sans doute intimement liée aux qualités mimétiques de la cire colorée dans laquelle ils étaient réalisés<sup>5</sup>. La recherche de traits individualisants répondait aussi à des impératifs politiques. Dans une société compétitive, rythmée par les campagnes électorales, il fallait, pour réussir, à la fois se distinguer, être aisément identifiable, et savoir reconnaître ses concitoyens pour s'attirer leur faveur<sup>6</sup>. La diversité des portraits traduit également le désir d'afficher une romanité en s'écartant des modèles helléniques<sup>7</sup>.

Les choix qu'opèrent les artistes ne peuvent toutefois être réduits à un simple souci de naturalisme. Les traits sélectionnés constituent un langage qui traduit les valeurs de l'élite. L'impassibilité des visages

4. H. Bardon, «Le concept de similitudo à Rome», *Aufstieg und Niedergang der Römischen Welt*, I.2, Berlin-New York 1972, 857-68; E. W. Leach, «The politics of self-presentation: Pliny's Letters and Roman portrait sculpture», *Classical Antiquity*, 9.1 (1990), 14-37. Pline le Jeune, *Lettres*, 3.10 compare ainsi biographie et portrait: «Si un sculpteur ou un peintre faisait le portrait de votre fils, vous lui indiqueriez ce qu'il faut réaliser, corriger. De même inspirez-moi, guidez-moi, puisque je travaille à une image, *effigiem*, non fragile et fugitive mais immortelle, or elle sera d'autant plus durable qu'elle présentera plus de vérité, *uerior*, de beauté, *melior*, de perfection, *absolutior*».

5. Pline, *Histoire naturelle*, 35, 4-6. Les *imagines maiorum* ont suscité d'abondantes discussions. Pour une mise au point récente, H. I. Flower, *Ancestor Masks and Aristocratic Power in Roman Culture*, Oxford 1996. Sur les qualités mimétiques de la cire, G. Didi-Hubermann, «Ressemblance mythifiée et ressemblance oubliée chez Vasari: la légende du portrait 'sur le vif'», *Mélanges de l'Ecole Française de Rome, Moyen Age*, 106 (1994), 383-432.

6. Cf. l'usage de *nomenclatores* auprès de l'élite, chargés de rappeler à leur maître les noms des personnes à saluer et des visiteurs; Ph. Fabia, *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, IV, 1907, s.v. *Nomenclator*, 96-97.

7. Modèles qui présentent aussi une grande diversité. P. Zanker, «Zur Rezeption des hellenistischen Individualporträts in Rom und in den italischen Städten», in *Hellenismus in Mittelitalien*, éd. P. Zanker, II, Göttingen 1976, 583-619; Id., «Individuum und Typus», *Archäologischer Anzeiger*, (1995) 471-81; J.-F. Croz, *Les portraits sculptés de Romains en Grèce et en Italie de Cynoscéphales à Actium (197-31 av. J.-C.)*, Paris 2002, 249-50.

nous rappelle la dimension publique du portrait qui ne recherche pas l'expression d'émotions personnelles mais vise à promouvoir la maîtrise de soi, une *uirtus* où se mêlent les notions de *grauitas*, *constantia* et *seueritas*. Cet idéal n'est pas uniquement gérontocratique. Ces caractéristiques se retrouvent tant sur les portraits d'enfants que sur ceux d'adultes de tous âges<sup>8</sup>. Synonymes d'expérience et de compétence, les signes de vieillissement sont fréquents. Avec la calvitie, les rides sont appliquées de manière systématique, avec plus ou moins d'habileté, jusqu'à franchir les limites du vraisemblable<sup>9</sup>. Un résultat hyperréaliste est atteint dans un portrait provenant d'un relief funéraire de la fin de l'époque augustéenne, conservé à Kansas City (Fig. 1)<sup>10</sup>. Le front immense du personnage est marqué de plus de dix rangs de rides qui s'étagent en sillons parallèles. L'âge est souligné par la maigreur du visage à l'ossature apparente, aux yeux enfoncés dans les orbites<sup>11</sup>. Sur d'autres portraits, le désir d'inscrire les effets de l'âge fait rendre des yeux tombants, une bouche édentée, des chairs affaissées<sup>12</sup>.

Parmi les éléments individualisants, certains choix nous surprennent. Des marques identitaires privilégiées par les textes, comme les cicatrices, font presque totalement défaut dans les portraits; d'autres, rarement évoquées dans les textes, comme les verrues ou les grains de beauté, figurent sur les portraits.

### *Les cicatrices*

Dans la *Rhétorique à Hérennius*, rédigée au début du 1<sup>er</sup> siècle avant notre ère, la cicatrice apparaît comme le signe distinctif qui permet de reconnaître un individu: «Le portrait, *effictio*, consiste à peindre et à

8. Sur l'expression grave des enfants, voir W. Gercke, *Untersuchungen zum römischen Kinderporträt*, Hamburg 1968, 208; B. Rawson, *Children and Childhood in Roman Italy*, Oxford 2003, 50-51.

9. Croz, *Les portraits*, 231-33; L. Giuliani, *Bildnis und Botschaft. Hermeneutische Untersuchungen zur Bildniskunst der römischen Republik*, Frankfurt am Main 1986, 240.

10. Kansas City, Atkins Museum of Fine Arts, William Rockhill Nelson Gallery of Art; V. Kockel, *Porträtreiefs stadtrömischer Grabbauten. Ein Beitrag zur Geschichte und zum Verständnis des spätrepublikanisch-frühkaiserzeitlichen Privatporträts*, Mainz am Rhein 1993, 184, L 12, pl. 97 c et 98 c; Giuliani, *Bildnis*, 232, fig. 66.

11. Voir aussi le portrait du début du 1<sup>er</sup> s. av. J.-C. au musée de Délos A 4187, dont les rides et traits creusés disent la respectabilité; F. Queyrel, in *Sculptures déliennes, EFA, Sites et monuments XVII*, sous la dir. J. Marcadé, Paris 1996, n. 96, 212-13 (fig.), que je remercie pour sa relecture et ses remarques.

12. P. ex. Vatican, Museo Chiaramonti 346; Zanker, «Zur Rezeption», fig. 5.

représenter avec des mots l'aspect physique d'une personne avec suffisamment de précision pour qu'on la reconnaisse, *intelligere*. Exemple: «Je parle, juges, de cet homme rougeaud, petit, voûté, aux cheveux blancs et un peu crépus, aux yeux verts, avec une grande cicatrice, *cicatrix*, au menton – si vous pouvez vous souvenir tant soit peu de lui»<sup>13</sup>.

D'autres textes mentionnent leur valeur identitaire. Selon Suétone, l'empereur Auguste, soucieux de surveiller le comportement de sa fille Julie, aurait exigé de connaître pour chaque homme qui l'approchait: «son âge, sa taille, sa couleur et jusqu'aux taches, *notis*, et aux cicatrices, *cicatribus*, qu'il avait sur le corps»<sup>14</sup>.

Plus encore, la cicatrice détient une valeur morale. Comme l'ont bien montré M. Leigh et C. Baroin, à Rome les cicatrices témoignent de la valeur de celui qui les a reçues au combat<sup>15</sup>. Elles font du soldat un héros, mais à condition d'être placées au bon endroit, de face et non de dos. Le militaire le plus célèbre à cet égard fut L. Sicinius Dentatus, surnommé «l'Achille romain» pour avoir reçu en cent vingt combats quarante-cinq cicatrices de face, aucune de dos<sup>16</sup>.

Ces signes de courage personnel rendent remarquable au même titre que l'héritage familial. À défaut d'ancêtres, les *homines novi* arbo- rent leurs cicatrices: «Je n'ai pas d'aïeux à invoquer», s'exclame Marius, «je ne puis pour inspirer confiance, exhiber les portraits, *imagines*, ni les triomphes ou les consulats de mes ancêtres, mais des lances, un étendard, des phalères et autres récompenses militaires, sans parler de mes blessures, toutes reçues par-devant»<sup>17</sup>. De telles déclarations abondent dans les sources littéraires. Lors d'un procès, l'exhibition ou l'évocation de ce type de blessure prouve de manière irréfutable la valeur de l'accusé<sup>18</sup>.

Les représentations figurées ne correspondent pas au topos littéraire. Sur les portraits de l'époque républicaine, les cicatrices font défaut. Quand un général valeureux est représenté, tel le «général de Tivoli» (vers 75 av. J.-C.), le modèle de la nudité héroïque grecque

13. Rhétorique à Hérénnius 4, 62.

14. Suétone, *Auguste* 65, 3.

15. M. Leigh, «Wounding and popular rethoric at Rome», *Bulletin of the Institute of Classical Studies*, 40 (1995), 195-212; C. Baroin, «Les cicatrices ou la mémoire du corps», in *Corps romains*, éd. Ph. Moreau, Grenoble 2002, 27-44.

16. V. Maxime, *Faits dits et mémorables* 3, 2, 24; Aulu-Gelle, *Nuits attiques* 2, 11.

17. Salluste, *La guerre de Jugurtha* 85, 29; Leigh, «Wounding», 201-4; Baroin, «Les cicatrices», 39.

18. Quintilien, *De l'Institution oratoire* 2, 15, 7; 6, 1, 21.

prédomine, adapté au goût romain<sup>19</sup>. Quelques portraits républicains semblent porter des cicatrices, mais leur identification est très débattue<sup>20</sup>. L'exception la plus remarquable est une tête en basalte du premier siècle avant notre ère, conservée à Alexandrie, mêlant tradition égyptienne et vérisme romain (Fig. 2)<sup>21</sup>. L'homme, barbu, aux cheveux courts et frisés, peut-être crépus, présente un début de calvitie qui dégage un grand front avec une profonde entaille au-dessus du sourcil droit. B. von Bothmer y reconnaît une cicatrice, et suggère d'identifier le personnage à un général de l'armée ptolémaïque, tout en soulignant le caractère unique de ce portrait<sup>22</sup>.

Comment expliquer l'absence de cicatrices sur les portraits? À côté des textes qui assimilent les blessures de guerre à des titres de bravoure, d'autres les associent à une perte d'intégrité et à une dégradation corporelle. Pour Quintilien, un exorde raté peut être comparé à un visage balaféré<sup>23</sup>. César aurait utilisé cette crainte d'enlaidissement à des fins stratégiques lors de la bataille de Pharsale. Selon Plutarque, il se serait assuré la victoire en recommandant aux soldats de frapper l'armée de Pompée au visage, car «il se doutait que des hommes peu familiers avec les combats et les blessures, jeunes et fiers de leur beauté en fleur, redouteraient particulièrement ce genre de coups et ne tiendraient pas contre la crainte du danger présent et la perspective d'être défigurés à l'avenir. C'est précisément ce qui arriva. Ils ne supportaient pas les javalots pointés vers le haut et n'osaient pas regarder le fer brandi devant leurs yeux: ils se détournaient et se couvraient la tête pour préserver leur visage»<sup>24</sup>.

19. Croz, *Les portraits*, 24, A 5, et sur le type du nu viril, 265-66; N. Himmelmann, *Herrscher und Athlet. Die Bronzen vom Quirinal*, Milano 1989, n. 11, 218-21.

20. Par ex. le buste de Dresden, Albertinum, milieu du I<sup>er</sup> siècle. *Pro*: Leigh, «Wounding», 208-9, pl. 17a-b. *Contra*: M. D. Grmek, D. Gourevitch, *Les maladies dans l'art antique*, Paris 1998, 63-64; Baroin, «Les cicatrices», 45 n. 75.

21. Alexandrie, Musée gréco-romain, 3204; B. von Bothmer, in *Egyptian Sculpture of the Late Period 700 B.C to AD 100*, éd. E. Riefstahl, Brooklyn (N.Y.) 1960, 170-72, n. 131, pl. 122, fig. 327-28. Je remercie J. Baines de m'avoir signalé ce document ainsi que la «tête verte» de Boston (fig. 3).

22. Pour d'autres portraits de la même époque, marqués de rides aux formes inhabituelles, voir W. Kaiser, «Zur Datierung realistischer Rundbildnisse ptolemäisch-römischer Zeit», *Mitteilungen des Deutschen Archäologischen Instituts, Abteilung Kairo*, 55 (1999), 237-51, pls. 35-39.

23. Quintilien, *De l'Institution oratoire* 4, 1, 61.

24. Plutarque, *César* 45, 3-4. Cf. l'angoisse des soldats grecs mutilés par les Perses qu'Alexandre découvre à Persépolis. Défigurés par leurs blessures, ils refusent de rentrer en Grèce pour éviter les moqueries. Quinte-Curce, *Histoire d'Alexandre* 5, 5; M. Miles, Segregated We Stand: the mutilated Greeks' debate at Persepolis, 330 BC, *Disability & Society*, 18.7 (2003), 865-79.

On retrouve ce souci dans les textes médicaux où les cicatrices sont des marques disgracieuses, voire dangereuses<sup>25</sup>. Pline cite plusieurs recettes destinées à les aplanir et à les blanchir, sinon à les faire disparaître<sup>26</sup>. C'est surtout le visage que les cicatrices enlaidissent, chez les hommes comme chez les femmes. Celse décrit plusieurs procédés relevant de la chirurgie esthétique qui visent à reconstituer l'oreille, le nez ou les lèvres d'un mutilé de guerre<sup>27</sup>.

Un visage marqué d'une cicatrice, même honorable, peut aussi éveiller des associations socialement dévalorisantes. La blessure évoque les marques déshonorantes de l'esclave, *stigma* ou *nota*, défiguré par une inscription sur le front<sup>28</sup>. Pour les effacer ou les dissimuler, divers stratagèmes furent utilisés, de l'emplâtre à base de fiente de pigeon à l'action miraculeuse d'un dieu<sup>29</sup>. Une épigramme de Martial décrit un riche parvenu qui se prélassait, les doigts chargés de bagues, les cheveux parfumés, le corps épilé, revêtu d'habits raffinés, le front curieusement étoilé de mouches, *splenia*. Le poète ajoute: «En veux-tu savoir la raison? Enlève ses mouches, *splenia*, et tu la liras». On en déduit que très probablement son front portait la trace d'un tatouage d'esclave, si dévalorisant qu'il n'est jamais représenté dans les arts figurés<sup>30</sup>.

Le statut du borgne est représentatif. Tout en éveillant le respect, son handicap crée un malaise et entraîne des incapacités religieuses<sup>31</sup>.

25. Baroin, «Les cicatrices», 29-31, note le souci de s'assurer qu'elles soient bien fermées. Une cicatrice qui se rouvre peut entraîner la mort.

26. Par ex. Pline, *Histoire naturelle* 33, 110, sur l'usage de l'écume d'argent pour «faire disparaître chez les femmes les cicatrices disgracieuses et les taches de la peau».

27. Par ex. 7, 8, 3-4 (oreille), 7, 9, 1-5 (nez, lèvres). Chr. F. Salazar, *The Treatment of War Wounds in Graeco-Roman Antiquity*, Leiden-Boston-Köln 2000, 34-35.

28. Le procédé le plus fréquent semble avoir été celui, réversible, du tatouage à l'encre et non du fer rouge; C. P. Jones, «Stigma: tattooing and branding in Graeco-Roman Antiquity», *Journal of Roman Studies*, 77 (1987), 139-55; Y. Rivière, «Recherche et identification des esclaves fugitifs dans l'empire romain», in *L'information et la mer dans le monde antique*, éd. J. Andreau, C. Virlouvet, Rome 2002, 115-96, spéc. 135-42.

29. P. Perdrizet, «La miraculeuse histoire de Pandare et d'Echédore, suivie de recherches sur la marque dans l'Antiquité», *Archiv für Religionswissenschaft*, 14 (1911), 54-129, spéc. 96-97. Jones, «Stigma», 143-44. Par ex. Dioscoride, *De Materie Medica* 2, 175 (renoncule); Pline, *Histoire naturelle* 25, 110 (mandragore) 25, 173 (renoncule), 30, 30 (fiente de pigeon); Scribonius Largus, *Compositiones* 231. Deux inscriptions d'Epidaure se rapportent à la disparition miraculeuse de marques au front, *Inscriptiones Graecae* IV<sup>2</sup>, 1, 121, 48-54, 54-68.

30. Martial 2, 29, 9. Cf. 8, 33, 22.

31. J. Gagé, «Infirmes, blessés de guerre et marques corporelles dans l'ancienne Rome», in *Enquêtes sur les structures sociales et religieuses de la Rome primitive*, Bruxelles 1977, 371-92.

L'attitude de Sertorius, exhibant avec fierté ses cicatrices et son oeil crevé, est jugée anormale. Aulu-Gelle rapporte le commentaire de Titus Castricius: «N'est-ce pas aller au-delà des limites de la nature humaine que se réjouir de la mutilation de son corps? *deshonestamentum corporis*»<sup>32</sup>.

Pour réduire ce malaise, les artistes ont développé le moyen de dissimuler ce type de lésion. Selon Pline l'ancien, Apelle trouva une astuce pour représenter le roi borgne Antigone: «Il peignit aussi un portrait (*imago*) du roi Antigone qui le représentait privé d'un de ses yeux et inventa un moyen original de ne pas montrer qu'il était borgne: car il le fit de trois-quarts, de telle sorte que ce qui manquait réellement à l'original semblait plutôt manquer dans le tableau et qu'il ne montra du visage que le côté susceptible d'être montré en entier»<sup>33</sup>. Le procédé d'Apelle fut peut-être inventé pour Philippe II de Macédoine qui perdit son oeil droit lors du siège de Méthone en 355-354 avant J.-C. L'habile intervention du médecin Critobule lui aurait permis de ne pas être défiguré, mais le pourtour de l'orbite garda probablement des traces de cette blessure<sup>34</sup>. On relèvera que si l'on prit soin d'atténuer la mutilation d'Antigone dans les arts figurés, son surnom, *Monophthalmos*, la mit en évidence comme un élément essentiel de son identité.

#### *Verrues, grains de beauté et fibromes*

Si les cicatrices nous échappent, les portraits sculptés ou gravés de l'époque républicaine à la fin de l'époque augustéenne (Ier siècle avant-Ier siècle après J.-C.), montrent d'autres sortes d'anomalies épidermiques. Comme il est difficile, voire impossible, d'établir un diagnostic précis à partir de représentations figurées, nous utiliserons ici

32. Aulu-Gelle, *Nuits attiques* 2, 27, 2: «Bien plus il se réjouissait grandement de la mutilation de son corps, et ne se souciait pas de ce qu'il avait perdu, car ce qu'il lui restait, il le portait avec plus de fierté».

33. Pline, *Histoire naturelle* 35, 90. Voir aussi Quintilien, *Institution Oratoire* 2, 13, 12: «Si Apelle a représenté Antigone seulement de profil, c'était pour cacher la laideur (*deformitas*) de son oeil crevé».

34. Pline, *Histoire naturelle* 7, 124. Cf. les reconstitutions réalisées à partir des fragments de son crâne: A. J. N. W. Prag, «Reconstructing King Philipp II: the nice version», *American Journal of Archaeology*, 94 (1990), 237-47. Sur la petite tête en ivoire de Vergina, des spécialistes distinguent une entaille cicatrisée dans l'arcade sourcilière droite et considèrent que le globe oculaire droit présente une absence de fonctionnalité; Grmek, Gourevitch, *Les maladies*, 42-44.

les termes médicaux actuels – verrue, grains de beauté – de manière générique, en étant bien conscient qu'ils désignent différentes réalités dermatologiques qui mériteraient une recherche plus approfondie.

La plus ancienne représentation de défaut cutané vient d'Égypte ptolémaïque. La tête d'une statue en schiste vert du Serapeum de Saqqara montre le visage d'un prêtre d'âge mûr au crâne rasé. Au-dessous de l'œil gauche apparaît un nodule sur la surface lisse de la joue (Fig. 3)<sup>35</sup>, une singularité qui témoigne de l'influence du naturalisme hellénistique<sup>36</sup>. D'autres exemples sur différents supports proviennent de Rome et de sa région<sup>37</sup>. La demeure de Lucius Caecilius Jucundus à Pompéi a livré un buste en bronze de la fin de l'époque augustéenne qui pourrait représenter L. Caecilius Felix, le père de Jucundus, individualisé par une sorte de gros fibrome très proéminent sur le bas de la joue gauche (Fig. 4)<sup>38</sup>. Le phénomène se retrouve chez les affranchis. Un relief funéraire en marbre du I<sup>er</sup> siècle avant J.-C. figure le couple de P. Aedius Amphio et Aedia Fausta Melior; l'homme, aux traits beaucoup plus âgés que ceux de son épouse, exhibe des verrues sur le menton et au-dessus du sourcil gauche (Fig. 5a et 5b)<sup>39</sup>.

Cette singularité se retrouve dans la glyptique. Quelques portraits gravés figurent des verrues. Une calcédoine du milieu du I<sup>er</sup> siècle de notre ère présente un personnage avec une verrue qui se détache clairement sur la surface du menton (Fig. 6)<sup>40</sup>.

La présence de ces irrégularités de la peau sur des portraits peut surprendre quand on compare leur traitement dans les sources écrites.

35. Boston MFA 04.1749; von Bothmer, *Egyptian Sculpture*, n. 108, 138-39, pls 100-1, fig. 267-69, 272.

36. Pour un catalogue de portraits de la même période, voir Kaiser, «Zur Datierung». Cf. G. M. A. Richter, «The origin of verism in Roman portrait», *Journal of Roman Studies*, 45 (1955), 39-46.

37. P. ex. Vatican, Museo Chiaramonti 1751 (nodosité à gauche au-dessus de la lèvre?); B. Schweitzer, *Die Bildniskunst der römischen Republik*, Leipzig 1948, fig. 2, 89 et 96; J.-Ch. Balty, *Porträt und Gesellschaft in der römischen Welt*, Mainz am Rhein 1993, pl. 2, 2. Vatican, Museo Chiaramonti; Schweitzer *ibid.*, fig. 159 (verruer sur le sourcil droit?).

38. Naples, Museo archeologico nazionale 110663; Grmek, Gourevitch, *Les maladies*, 56, fig. 22. Sur l'identité controversée du personnage, J. Andreau, *Les affaires de Monsieur Jucundus*, Rome 1974, 29-31, fig. 8.

39. Berlin, Staatliche Museen SK 840; Kockel, *Porträtreiefs*, 149-50, pl. 56 d et 62 a je remercie A. Backe (Antikensammlung) d'avoir examiné le relief. Voir aussi: Rome, stèle funéraire de C. Iulius Helius (nodosité sur la joue gauche?); Balty, *Porträt und Gesellschaft*, pl. 7, 2.

40. Londres, British Museum, Walters 1190; Vollenweider, *Die Porträtgemmen*, pl. 65. Voir aussi le grenat, coll. privée; *ibid.*, pl. 53, 1 (verruer au coin du nez?). Cornaline, British Museum, Walters 2044; *ibid.*, pl. 60, 4 (verruer sur la joue?).



Dans la littérature médicale, le lexique des lésions cutanées est d'une richesse qui témoigne de l'intérêt qu'on leur porte, mais pour les supprimer. L'*Histoire naturelle* de Pline l'ancien mentionne plus de cent affections de la peau du visage, désignées par différents termes qui n'ont à ce jour pas encore fait l'objet d'une étude systématique. Selon la liste dressée par J. Vons, on trouve à côté de *lentigines* (39), avec des variantes, *lentigines nigrae* (4), *lentigines albae*, *epinyctides* (21), *furfures* (15), *utiligines* (14), *maculae* (11), *uari* (10), *naevi* (4), *stigmata* (3), *testae* (2), *porrigo*<sup>41</sup>. Certains termes, tels *naevus* et *lenticula*, semblent se rapporter aux taches de naissance, également classées parmi les défauts, *uitia*, à corriger ou effacer, comme le suggèrent les poètes. «Corrige cette tache, *naevus*», conseille Ovide, «c'est la seule et si tu la supprimes, il n'y aura plus de défaut dans ton corps si parfait»<sup>42</sup>.

Pline rapporte toutes une série de recettes pour les éliminer, généralement à base de produits astringents – emplâtres de narcisse, de cresson de fontaine ou de substances dont l'exotisme garantit l'efficacité, telle la fiente de crocodile ou de stellion récoltée dans les interstices des pierres des pyramides d'Égypte<sup>43</sup>.

Celse précise que ces soins ne sont pas indispensables à la santé et relèvent de préoccupations esthétiques, qu'il s'agisse de verrues, taches de rousseur ou taches de naissance: «C'est presque une futilité de traiter boutons, *uari*, lentilles, *lenticulae*, et éphélides: mais peut-on ravir aux femmes le soin de leur beauté? Parmi ces affections les boutons et les lentilles sont connus de tout le monde; cependant l'espèce appelée *sêmion*, signe, par les Grecs est plus rare. C'est une lentille, *lenticula*, plus rouge et plus inégale. Peu de personnes connaissent l'éphélide, sorte d'aspérité et d'induration de mauvaise couleur»<sup>44</sup>.

41. J. Vons, *L'image de la femme dans l'œuvre de Pline l'Ancien*, Bruxelles 2000, 253-57. Le lexique grec est également très riche; F. Skoda, *Médecine ancienne et métaphore. Le vocabulaire de l'anatomie et de la pathologie en grec ancien*, Paris 1988, 191-245. Dans le *De materia medica*, Dioscoride utilise ainsi, selon la taille et l'aspect de la verrue, les termes *akrokordon*, *èlos*, *thumion*, *thumos*, *murmèkia*.

42. Ovide, *Tristes* 5, 13, 14. Une des satires de Lucilius, 17, 2, énumère les caractéristiques qui enlaidissent: «une verrue, *uerruca*, une tache, *naevus*, une seule dent trop longue et dépassant les autres».

43. Pline, *Histoire naturelle* 28, 109.

44. Celse, *De medicina* 6, 5, 1. Cf. Isidore de Séville, *Etymologies* 4, 8, 3: «Lentigo est uestigia macularum paruula in rotunditatem formata, ab specie lenticulae dicta». Sur ce passage et l'identification de *lentigo* à une tache de naissance, D. Gourevitch, «Les maladies sous le regard du compilateur: métaphores végétales et animales», in *Seminario internacional 'textos técnicos latinos', Isidorus medicus. Isidoro de Sevilla y los textos de medicina (A Coruña, 9-10 septiembre 2003)*, sous presse.

Les traités de physiognomonie attribuent à ces anomalies cutanées une valeur négative. Elles peuvent correspondre à un comportement moralement douteux: «Ceux dont le teint est tacheté, comme saupoudré de lentilles *tamquam lente aspersum*, les Grecs les nomment *phakodeis*, lentilleux, mènent une vie honteuse et commettent des actes honteux, aussi bien les femmes que les hommes»<sup>45</sup>. Selon l'auteur de l'*Histoire Auguste*, l'empereur Hadrien aurait adopté la barbe pour dissimuler une lésion cutanée de ce type «pour cacher les marques qu'il avait sur le visage, *ut uulnera quae in facie naturalia erant*»<sup>46</sup>.

*Santé, nature et beauté: le regard du médecin*

Si les verrues et autres taches et excroissances sont laides, pourquoi furent-elles mises en évidence sur les portraits? Trois hypothèses peuvent être avancées.

La première repose sur un raisonnement médical. Dans la pensée hippocratique, la peau est l'organe d'évacuation des humeurs, elle est le miroir de l'intérieur du corps. Si des désordres se produisent à sa surface, il ne faut pas les enlever mais les conserver pour les étudier car ils extériorisent une maladie ou signalent des affections internes cachées<sup>47</sup>.

La deuxième ajoute une dimension morale à la présence de marques cutanées. Le médecin Galien, convaincu que l'âme et le corps s'influencent, accorde beaucoup d'importance à la physiognomonie<sup>48</sup>. L'action esthétique du médecin doit être modérée, puisque toute correction sur le physique risque de déguiser le véritable caractère du patient. Dans ses *Definitiones Medicae*, il énumère les détails physiques déplaisants qu'il ne juge pas nécessaire de corriger: «Ainsi ceux qui ont des taches blanches, des verrues ou encore des dartres, d'autres verrues encore, ou d'autres choses semblables. Ces maux sont en

45. *Anonyme latin* 85. Chez Artémidore, toute lésion ou anomalie cutanée a une signification inquiétante; par ex. *Le livre des songes*, 1, 31.

46. *Histoire Auguste* 26, 1.

47. M. Herida, *La peau dans les écrits hippocratiques*, thèse de doctorat en médecine, Paris 6 Saint-Antoine, 1998, inédite ([www.bium.univ-paris5.fr/histmed/asclepiades/herida.htm](http://www.bium.univ-paris5.fr/histmed/asclepiades/herida.htm)).

48. D. Gourevitch, «L'esthétique médicale de Galien», *Les Etudes Classiques*, 55 (1987), 268-90; V. Boudon-Millot, «Médecine et esthétique: nature de la beauté et beauté de la nature chez Galien», *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, (2003), 77-91.

dehors de ce qui est conforme à la nature, mais ils ne sont pas non plus contraires à la nature car ils ne gênent pas l'exercice des fonctions»<sup>49</sup>. Dans cette logique, les portraits montreraient des anomalies qui caractérisent un individu, mais sans le désigner nécessairement comme unique. Dans le discours médical, les marques sont héréditaires: les verrues, *naevi* et lésions de toutes sortes ont un caractère transmissible, comme d'ailleurs aussi les cicatrices. L'idée est formulée par Aristote: «On a déjà vu des parents porteurs de cicatrices avoir des enfants avec la marque de la cicatrice, *oulè*, au même endroit et l'on cite à Chalcédon un père qui avait un tatouage au bras, *stigma*, et dont le fils portait la marque de ce dessin quoique confus et indistinct»<sup>50</sup>. Plutarque le répète: «Les verrues, *akrokordones*, les grains de beauté, *melasmata*, les taches de rousseur, *phakoi*, des pères, disparus chez les fils, reviennent plus tard chez les fils des fils ou des filles»<sup>51</sup>.

Ces marques corporelles ne servent donc pas simplement à désigner un individu particulier. Elles font aussi partie de l'identité familiale et peuvent avoir fonctionné comme des éléments de dénomination. En témoignent les noms qui s'y rapportent, Naeuius, Gnaeus, Verrucius, désignant probablement à l'origine un individu particulier avant de devenir propre à une famille<sup>52</sup>.

L'exemple le plus célèbre est celui de Cicéron, qui n'avait pas lui-même de verrue, mais peut-être un de ses ancêtres: «Le mot *cicer* en latin désigne le pois chiche et sans doute le premier qui fut ainsi appelé avait-il au bout du nez une petite fente qui ressemblait au sillon d'un pois chiche et qui lui valut ce surnom [...]. Quand il brigua sa première charge ses amis lui conseillèrent de quitter ce nom, il répondit fièrement qu'il n'en ferait rien et qu'il saurait rendre ce nom plus illustre que celui de Scaurus (pied-bot) et de Catulus (petit chien). «Quand il fut questeur en Sicile, Cicéron offrit aux dieux un ex-voto en argent sur lequel il fit inscrire les deux premiers de ses noms, Marcus et Tullius, mais au lieu du troisième il ordonna par plaisanterie à l'artiste de graver un pois chiche à la suite des lettres»<sup>53</sup>.

49. *Definitiones medicae* 131 (Kühn 19, 384-85). Trad. Gourevitch, «L'esthétique», 272.

50. *Génération des animaux* 4, 3, 769a et 1, 16, 721b. Cf. *Histoire des animaux* 7, 5, 585b.

51. Plutarque, *Moralia* 563a. Voir aussi Pline, *Histoire naturelle* 7, 50: «Certaines marques, *signa*, les *naevi* et même les cicatrices peuvent se reproduire».

52. Cf. Q. Fabius Maximus Verrucius (*supra* n. 2).

53. Plutarque, *Vie de Cicéron* 1, 3-6.

Dans le monnayage des rois Parthes, la verrue devient même le signe distinctif d'une dynastie. Sur les monnaies d'Orodes II (57-37 avant J.-C.), on observe sur le front du souverain une sorte de nodule (Fig. 7a) qui n'est pas un élément de parure, mais une excroissance qui apparaît dans le monnayage de ses successeurs sur plusieurs générations<sup>54</sup>. Son fils Phraates IV (37 avant J.-C.-2 après J.-C.) porte ainsi sur la tempe gauche la même marque que son père (Fig. 7b), ainsi que Phraates V (2-4 après J.-C.), Orodes III (4-6 après J.-C.), Vardanes I (40-45 après J.-C.) et Vardanes II (55 après J.-C.), parfois figuré de face (Fig. 7c). L'iconographie numismatique semble fournir la trace de cette particularité héréditaire sur plusieurs générations. Au-delà du pathologique, l'excroissance devient signe de royauté, de légitimité, d'ascendance royale.

Un phénomène similaire peut être observé dans le monnayage des Séleucides, dont le fondateur, Séleucos Nicator (358-281 avant J.-C.) serait né avec l'image d'une ancre sur la cuisse. Ce motif devint le symbole monétaire de la dynastie, héréditaire comme la tache elle-même selon l'historien Trogue-Pompée<sup>55</sup>.

### *La métoposcopie*

Une autre explication pourrait être liée à la pratique de la métoposcopie, du grec *metopon*, le front, une pseudo-science apparentée à la physiognomonie, dont elle se distingue par sa dimension mantique: la métoposcopie cherche à déduire l'avenir de la personne par l'examen de ses caractéristiques physiques<sup>56</sup>.

Comme la physiognomonie, cette science a une origine orientale. On a retrouvé à Ninive et sur d'autres sites des recueils de présages assyro-babyloniens du VII<sup>e</sup> siècle avant J.-C., mais sans doute basés sur une tradition orale plus ancienne, qui établissent une correspondance

54 . Sur la verrue marquant cette famille, J. M. C. Toynbee, *Roman Historical Portraits*, London 1978, 159-66, fig. 322 (Orodes II), fig. 323 (Phraates IV), fig. 326 (Phraates V), 162 n. 3 (Orodes III), fig. 331 (Vardanes I), fig. 334 (Vardanes II). Pour un diagnostic, Grmek, Gourevitch, *Les maladies*, 51-54 (tricho-épithéliome ou tumeur de Brooke, transmis par un gène dominant).

55. *Abrégé des Histoires Philippiques* 14, 4, 2-9.

56. Il y a aussi une dimension divinatoire dans la physiognomonie, mais plus faible. Plin, *Histoire naturelle* 11, 273-74 s'étonne qu'Aristote ait non seulement cru «qu'il y a dans le corps même des signes présageant la durée de la vie, mais encore qu'il l'ait écrit».

entre les caractéristiques corporelles d'un individu et son avenir<sup>57</sup>. Il s'agit non seulement de la forme du visage mais de particularités du corps tout entier, y compris de son attitude corporelle. Une série de tablettes est consacrée à l'interprétation des taches et d'autres irrégularités de la peau, avec tous les problèmes de traduction des termes utilisés que cela implique.

Cette pseudo-science a passé dans le monde gréco-romain. Un traité écrit en grec, *Péri élaion tou somatos*, nous est parvenu. Attribué à un certain Mélampus, il est daté du III<sup>e</sup> siècle avant J.-C.<sup>58</sup>. Il est composé de vingt-six affirmations qui offrent souvent une interprétation positive des marques, verrues, grains de beauté ou fibromes, selon le sens à donner à *élaia*. Ainsi, si une *élaia* se trouve sur le front, l'homme ou la femme règnera (1), si elle se trouve en-dehors du sourcil, il ou elle fera un bon mariage, sur le sourcil, il ou elle se mariera cinq fois (2). Si la marque se trouve sur le nez et que sa couleur est rouge, il ou elle sera insatiable en amour (3), si elle se trouve sur la joue, il sera riche. Chez une femme, une *élaia* sur la partie inférieure de la mâchoire, indique qu'elle est émotionnelle (4). Sur la lèvre, la tache indique que l'homme ou la femme est un gros mangeur (6), sur le menton il sera aussi riche (7), sur l'oreille, il ou elle sera riche et respecté (8), sur la gorge, il ou elle sera riche (9), mais dans la nuque, l'homme sera décapité (10).

Cette cartographie minutieuse des signes corporels, indices tant du caractère que du destin, connaît un renouveau au XVI<sup>e</sup> siècle, à la faveur du développement de la doctrine des «signatures»<sup>59</sup>.

Le texte de Mélampus est alors traduit en latin par Jérôme Cardan (1501-1576), puis traduit et publié en français en 1658. Accompagné de huit cents figures, les douze premiers livres sont consacrés au langage des rides, le treizième aux marques cutanées (Fig. 8)<sup>60</sup>. La disposition des grains de beauté doit livrer les indices de l'avenir, imprimé

57. F. R. Kraus, *Die physiognomischen Omina der Babylonier*, Leipzig 1935; Id., *Texte zur babylonischen Physiognomatik*, Berlin 1939 (11 tablettes avec 150 oracles).

58. J. G. Franz, *Scriptores Physiognomiae Veteres*, Altenburg 1780, 501-8. Le texte grec se trouve sur le CD-Rom du *Thesaurus Linguae Graecae* (TLG), du Packard Humanities Institute, Irvine (University of California). Raeder, *Realencyclopädie der classischen Altertumswissenschaft*, XV, 1931, s.v. Melampus, col. 399, n. 6.

59. Sur la théorie des signatures, voir aussi J.-J. Courtine, C. Haroche, *Histoire du visage. Exprimer et taire ses émotions (XVI<sup>e</sup>-début XIX<sup>e</sup> siècle)*, Paris 1988, 50-63.

60. J. Cardan, *Metoposcopia*, Paris 1658. Sur l'histoire de l'édition de ce texte, M. Rizzardini, «La Lettura della pelle. Introduzione alla metoposcopia di Girolamo Cardano», in *La pelle umana / The Human Skin* (Micrologus 13), Firenze 2005, 605-36.

dans la chair. La lecture des rides ajoute la dimension du déterminisme astrologique en associant chaque plissement à l'influence des planètes.

Quelle fut l'influence du traité de Mélampus, ou d'autres traités similaires à Rome? On peut imaginer que sa vogue a dû suivre celle de la physiognomonie, de l'époque hellénistique à l'époque impériale. Une série d'allusions à la morphoscopie se trouve dans la littérature antique. Pline l'ancien parle de *métoposcopoi* à propos du réalisme des portraits d'Apelle: «Il peignit des portraits d'une ressemblance si extraordinaire qu'Apion le grammairien a laissé un opuscule où il affirme qu'une de ces personnes qui prédisent l'avenir d'après le visage des gens et que l'on appelle *métoposcopoi*, indiquait d'après ces portraits le nombre d'années restant avant la mort du sujet, ou encore combien de temps ce dernier avait vécu»<sup>61</sup>. La technique semble avoir évolué et s'être liée à l'astrologie pour reconnaître des influences astrales dans l'aspect extérieur des organes. Artémidore y fait allusion mais pour associer dans le même dédain «physiognomiques, morphoscopes et chirosopes», tous traités de charlatans<sup>62</sup>.

Suétone se réfère à plusieurs reprises à la dimension divinatoire des marques corporelles<sup>63</sup>. Sous le règne de Claude, Narcisse, affranchi de Claude, fit ainsi venir un *métoposcopos* pour qu'il examine Britannicus. Le spécialiste déclara qu'il ne régnerait jamais tandis que Titus deviendrait empereur, mais sans préciser quels étaient ses critères<sup>64</sup>. Dans d'autres passages, Suétone décrit des anomalies précises qui ont une connotation négative. Il explique ainsi que Néron avait un corps couvert de taches, *maculosus*, qualifié de hideux, *foedus*. Une observation dont Pline nous offre la clé: «Les mages (prétendent) que les dieux n'obéissent pas ou ne laissent pas voir (leurs signes) à ceux qui ont des taches de rousseur (*lentiginem*). Serait-ce par hasard cet obstacle qui fit échouer Néron?»<sup>65</sup>. A Rome, toute perte ou modification de son intégrité corporelle prive l'individu du dialogue avec les

61. Pline, *Histoire naturelle* 35, 88. De même, selon Diogène Laërce 2, 5, 45, un mage venu de Syrie à Athènes aurait prédit à Socrate qu'il périrait de mort violente.

62. *Le livre des songes* 2, 69. A. Bouché-Leclercq, *Histoire de la divination dans l'Antiquité*, I, Paris 1879, 174-75, et sur la morphoscopie astrologique, 266-67.

63. Sur l'intérêt de Suétone pour la physiognomonie, J. Couissin, «Suétone physiognomoniste dans les *Vies des XII Césars*», *Revue des Etudes Latines*, 31 (1953), 239-40; M. H. Marganne, «De la physiognomonie dans l'Antiquité gréco-romaine», in *Rhétoriques du corps*, éd. Ph. Dubois, Y. Winkin, Bruxelles 1988, 13-24.

64. Suétone, *Titus* 2, 1.

65. Suétone, *Néron* 51; Pline, *Histoire naturelle* 30, 16.

dieux<sup>66</sup>. Une autre remarque singulière de Pline au sujet des *naevi* se rapporte également à ce rapport entre intégrité corporelle et capacité religieuse: «Maintenant encore beaucoup de personnes regardent comme une impiété de se raser les taches, *naevi*, du visage»<sup>67</sup>. Plus dramatiquement, la mort de Domitien fut annoncée par l'état de la verrue, *uerruca*, qu'il avait sur le front. Suétone raconte qu'inquiet par l'annonce d'un coup d'état possible, l'empereur gratta vigoureusement l'excroissance qui se mit à saigner. Voyant le sang couler, l'empereur aurait dit: «Plaise aux dieux que ce soit tout!». Le jour même il fut assassiné<sup>68</sup>.

On trouve aussi des jugements de valeur positifs qui ne s'expliquent qu'à la lumière du traité de Melampus. L'exemple le plus frappant est celui d'Auguste, dont Suétone nous dit qu'il avait le corps parsemé de taches, *corpore maculoso*, concentrées sur la poitrine et le ventre, «qui reproduisaient par leur forme, leur disposition et leur nombre, les étoiles de la figure céleste de l'Ourse»<sup>69</sup>. Il serait tentant de relire à la lumière de la doctrine métoposcopique la présence d'anomalies cutanées sur les portraits républicains, mais sans négliger les autres niveaux d'interprétation qui sans doute se combinent, entre identité individuelle et familiale.

Le contre-exemple des fameux portraits peints dits «du Fayoum» permet de saisir l'importance de ces marques cutanées sur les portraits républicains. Les portraits de momie d'Égypte romaine sont souvent cités comme les exemples par excellence du portrait privé réaliste. Produits du I<sup>er</sup> au IV<sup>e</sup> siècle après J.-C., ils ont été réalisés pour des membres de la population grecque ou hellénisée ayant adopté les croyances funéraires des Égyptiens. Ils se substituent aux masques de cartonnage, utilisés depuis le Moyen Empire pour protéger la tête du défunt, et, sous l'influence romaine, semblent avoir tous reçu des traits individualisés d'une grande expressivité<sup>70</sup>.

Si l'ajout d'un nom vient parfois préciser l'identité du défunt, aucune anomalie corporelle n'est d'ordinaire figurée. Sur plus d'un millier de portraits conservés, les représentations de petits défauts

66. Cf. la controverse 4, 2 de Sénèque l'ancien «*Sacerdos integer sit*», qui expose qu'un prêtre doit être sans tare.

67. Pline, *Histoire naturelle* 30, 34.

68. Suétone, *Domitien* 16.

69. Suétone, *Auguste* 80.

70. K. Parlasca, *Mumienporträts und verwandte Denkmäler*, Wiesbaden 1966; E. Doxiadis, *Portraits du Fayoum. Visages de l'Égypte ancienne*, Paris 1995.

physiques sont très rares. On ne dénombre aucune cicatrice, ni grain de beauté, ni verrue. Quelques visages présentent une dissymétrie de la face susceptible d'évoquer une forme d'hémiplégie faciale<sup>71</sup>.

Cette absence contraste avec la minutie des descriptions physiques des documents officiels d'Égypte gréco-romaine (actes notariés, avis de recherche d'esclaves en fuite) qui rappellent les signalements de nos passeports modernes. À l'indication de l'âge, de la stature, de la forme du visage, du nez et des oreilles, de la couleur des yeux et de la pilosité (calvitie, barbe), s'ajoute la description de signes distinctifs particuliers, cicatrice, *oulè*, verrue ou grain de beauté, *phakos*<sup>72</sup>. Le mandat d'arrêt d'Hermon et Bion constitue l'exemple le plus ancien et le mieux conservé de la série (156 avant J.-C.). Le texte décrit ainsi Hermon «Dix-huit ans, de taille moyenne, sans barbe, de belles jambes, un creux au menton, une tache, *phakos*, près de la narine gauche, une cicatrice, *oulè*, au-dessus du coin gauche de la bouche, tatoué au poignet droit de deux lettres barbares»<sup>73</sup>. L'énumération doit permettre la reconnaissance sans faute de l'individu<sup>74</sup>.

La fonction des portraits de momie explique ces différences. Leur extraordinaire similitude – ou apparente similitude – répond à un besoin religieux. Le portrait obéit à la même logique que le processus de l'embaumement qui doit permettre au mort de retrouver son intégrité physique et l'usage de son corps dans l'au-delà. La procédure de l'embaumement procure au mort une enveloppe corporelle de remplacement que le portrait vient parfaire. Tout ajout de cicatrice ou de grain de beauté est superflu.

### Conclusion

Les anomalies corporelles figurées sur les portraits de notables du I<sup>er</sup> siècle avant J.-C. ne constituent pas de simples traits individuali-

71. Par ex. S. Walker, *Ancient Faces: Mummy Portraits from Roman Egypt*, New York-London 2000, 46-47, no. 21 (torsion de la bouche). Sur les limites du réalisme des portraits, J. M. Filer, «If the face fits», in *Portraits and Masks. Burial Customs in Roman Egypt*, éd. M. L. Bierbrier, London 1997, 121-26; D. L. Thompson, *Mummy Portraits in the J. Paul Getty Museum*, Malibu 1982, spéc. 14-15.

72. G. Hübsch, *Die Personalangaben als Identifizierungsvermerke im Recht der gräko-ägyptischen Papyri*, Berlin 1968.

73. Trad. Rivière, «Recherche», 150; *Select Papyri*, éd. A. S. Hunt, C. C. Edgar, II 1977<sup>4</sup> (éd. Loeb), no 234 (P. Par. 10).

74. Sur ce souci d'identification, primant sur celui d'identité à Rome, voir P. Cordier, «Remarques sur les inscriptions corporelles dans le monde romain», *Palas*, 65 (2004), 189-98.



sants, comme pourraient le faire penser le traité de *Rhétorique* à *Hérennius*, ou les signalements d’Égypte gréco-romaine. Elles traduisent d’autres préoccupations qui se situent à différents niveaux, familiaux, politiques, médicaux, divinatoires. Héréditaires, elles mettent en jeu la notion d’identité familiale. Elles sont parfois à l’origine de la nomination d’une famille (Cicéron), ou deviennent le signe de l’identité dynastique (la verrue des rois Parthes, la tache de naissance des Séleucides). Elles permettent aussi d’exprimer l’identité sociale du modèle. Les verrues de l’affranchi P. Aedius Amphio peuvent être déchiffrées comme un détail maniériste qui ne vise pas simplement à faire plus vrai, mais aussi plus romain et plus aristocratique. Sur le plan médical, elles font référence à une conception humorale du corps et de la peau, reflet de l’âme et du tempérament, quand ne s’y lisent pas les signes du destin, selon la doctrine métoposcopique. Les taches de naissances occupent une position à part. Elles ne viennent pas du corps et de ses humeurs, mais manifestent une action imposée par un tiers à l’enfant à naître. Quand un dieu en est responsable, comme chez Séleucos Ier, elles constituent un témoignage de sa bienveillance, et par là deviennent le signe, héréditaire, de la légitimité du pouvoir.

\* Sauf mention spéciale, toutes les traductions citées ici sont tirées éditions Belles-Lettres (CUF) à Paris.

VÉRONIQUE DASEN

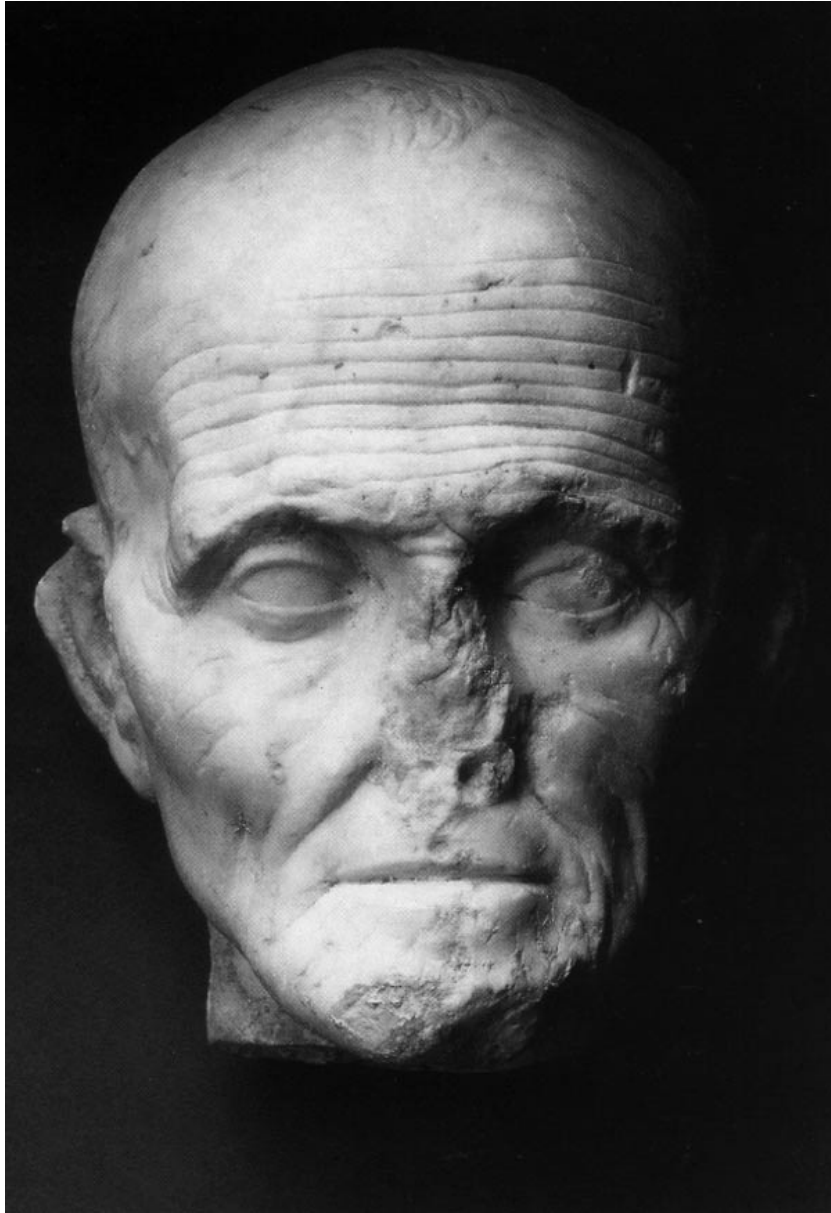


Fig. 1. Marbre, relief funéraire (H. 25 cm). Fin de l'époque augustéenne. Kansas City, Atkins Museum of Fine arts, William Rockhill Nelson Gallery of Art. D'après V. Kockel, *Porträtreiefs stadtrömischer Grabbauten. Ein Beitrag zur Geschichte und zum Verständnis des spätrepublikanisch-frühkaiserzeitlichen Privatporträts*, Mainz am Rhein, 1993, pl. 98 c.

VÉRONIQUE DASEN



Fig. 2. Basalte noir. (H. 34 cm). 80-50 av. J.-C. Alexandrie, Musée gréco-romain, 3204. D'après B. von Bothmer, in E. Riefstahl (éd.), *Egyptian Sculpture of the Late Period 700 B.C to AD 100*, Brooklyn (N.Y.) 1960, pl. 122, fig. 327.

VÉRONIQUE DASEN

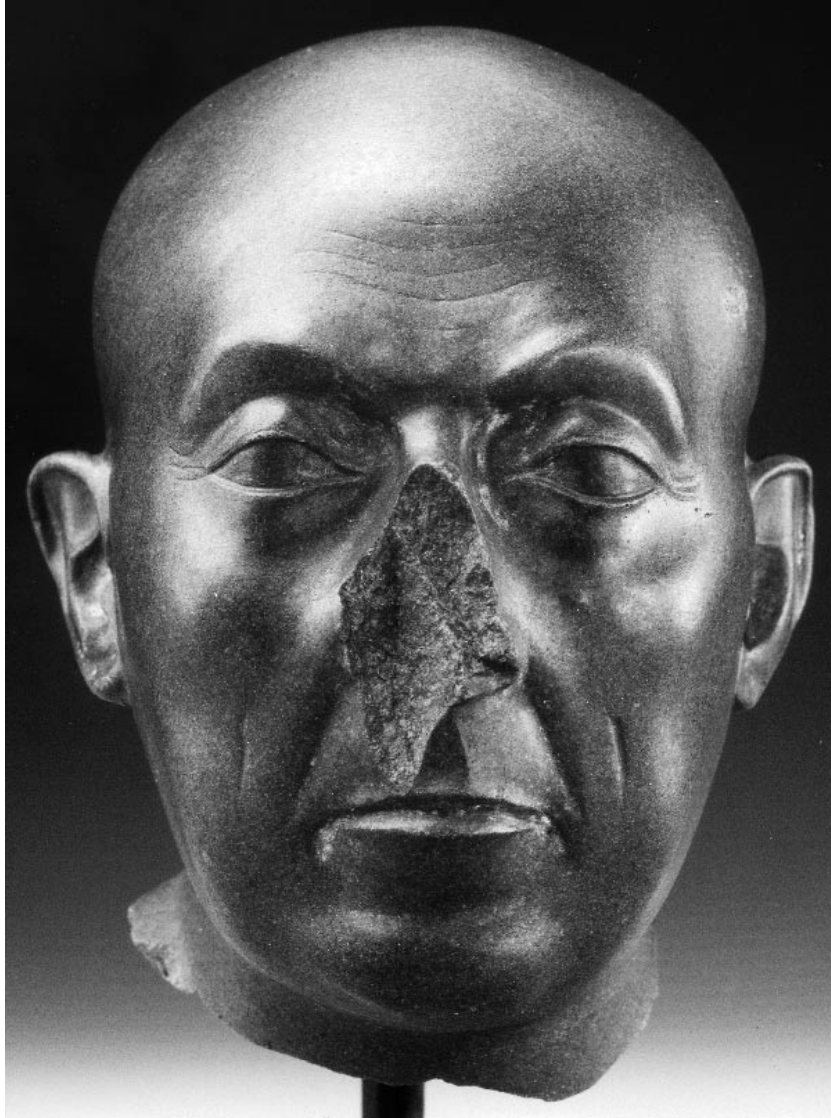


Fig. 3. Schiste (H. 10, 5 cm.). IVe-IIIe s. av. J.-C. Boston, Museum of Fine Arts 04.1749 (purchased of Edward P. Warren, Pierce Fund). Photograph © Museum of Fine Arts, Boston.

VÉRONIQUE DASEN

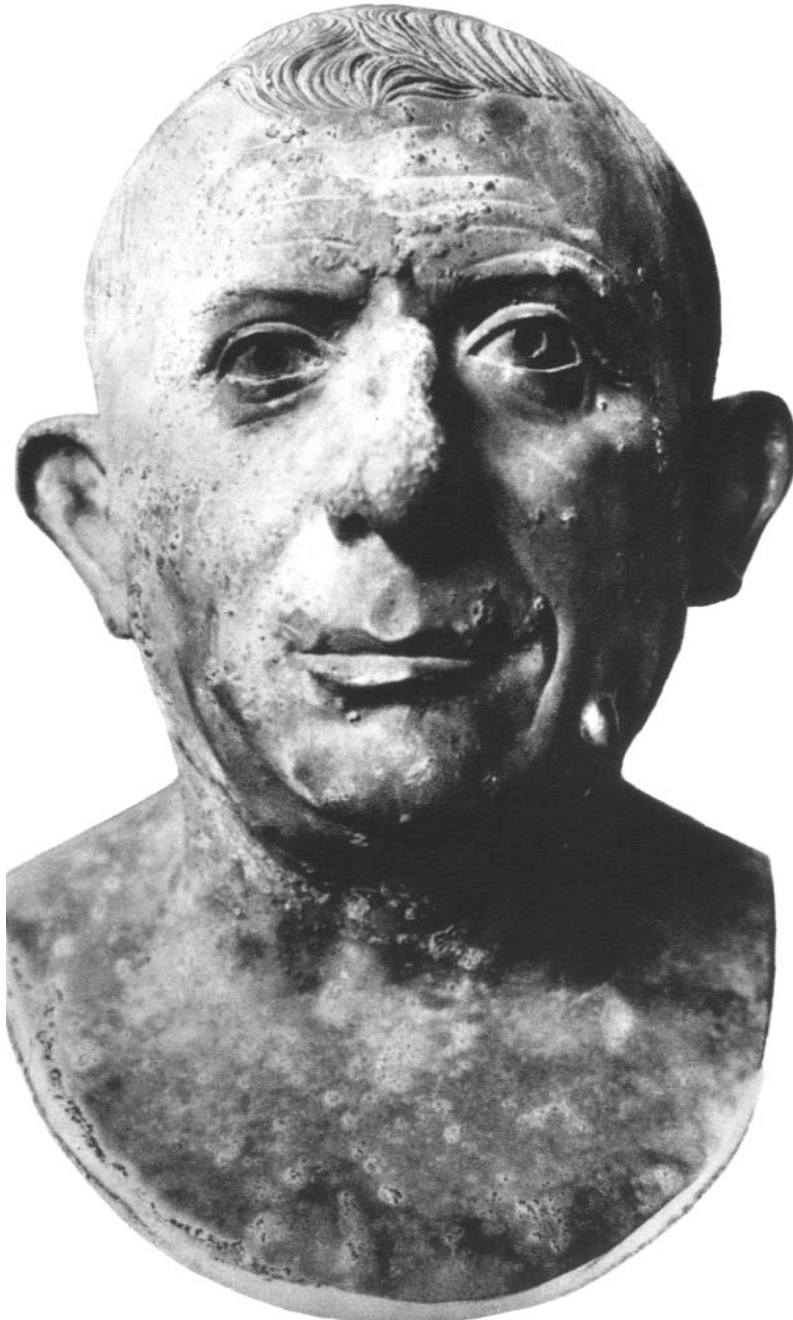


Fig. 4. Bronze. Fin de l'époque augustéenne. Naples, Museo archeologico nazionale 110663. Photo du musée.

VÉRONIQUE DASEN



Fig. 5a. Marbre, relief funéraire (H. 64 cm; L. 99 cm). Fin de l'époque augustéenne. Berlin, Staatliche Museen SK 840. Photo du musée.

VÉRONIQUE DASEN

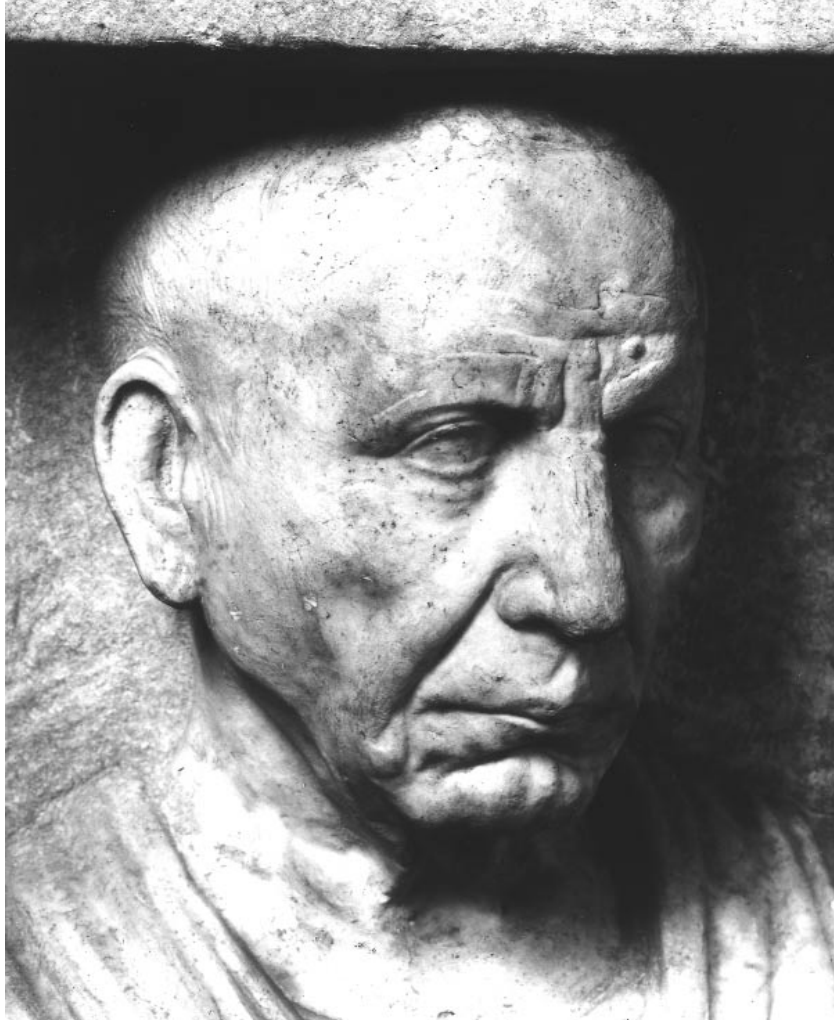


Fig. 5b. Marbre, relief funéraire (H. 64 cm; L. 99 cm). Fin de l'époque augustéenne. Berlin, Staatliche Museen SK 840. Photo du musée.

VÉRONIQUE DASEN



Fig. 6. Calcédoine (empreinte). Milieu du Ier s. av. J.-C. Londres, British Museum Walters 1190. Photo du musée © The British Museum.



VÉRONIQUE DASEN



Fig. 7a. Oroses II. Dessin V. Dasen d'après J. M. C. Toynbee, *Roman Historical Portraits*, London 1978, fig. 322.

VÉRONIQUE DASEN



Fig. 7b. Phraates IV. Dessin V. Dasen d'après J. M. C. Toynbee, *Roman Historical Portraits*, London 1978, fig. 324.

VÉRONIQUE DASEN



Fig. 7c. Vardanes II. Dessin V. Dasen d'après J. M. C. Toynbee, *Roman Historical Portraits*, London 1978, fig. 334.



Si le feing est posé en la partie inferieure du menton vers le costé gauche, il denonce à l'un & à l'autre sexe des malheurs, principalement en leurs mariages, & vne courte vie, & leur cause des procez, des inimitiez, pertes de biens, & des frequentes maladies.



Mais si le feing est en la partie superieure du menton vers le costé droit, il donne à l'homme & à la femme vne heureuse fortune en leurs mariages.



Le feing placé au milieu de la partie droite du menton, promet à l'un & à l'autre sexe vn bonheur en toutes choses, principalement à amasser des biens.



Mais si le feing est posé en la partie droite & inferieure du menton, il rend l'homme & la femme heureux avec les Princes, principalement en voyageant.

Fig. 8. J. Cardan, Métoposcopie, Paris, 1658 (rééd. Paris 1990), figs. 35-38.